

PENSÉE
DE MALEK
BENNABI27) La métaphysique
de l'histoire

A l'instar de Hegel, Bennabi pense que le «plan de la Providence est concevable et connaissable». L'histoire est mue par une horlogerie invisible qui la dirige dans une direction précise, celle de la civilisation universelle et de la jonction finale entre l'humain et le divin. Elle œuvre obscurément à l'avènement d'un esprit universel et évolue vers un point oméga qui recoupe la volonté de Dieu. Ce mouvement va de la barbarie à la société et des unités historiques que sont les civilisations à l'unification à l'échelle planétaire.

L'évolution culturelle prendra le relais de l'évolution naturelle pour la mener à son but ultime : l'unité du genre humain et le «renouvellement de l'Alliance» avec Dieu, rompue par l'homme de multiples fois. Bennabi est totalement en phase avec Hegel pour qui «l'histoire du monde, avec tout ce que ses annales rapportent de changements, est le processus de développement et la réalisation de l'Esprit — c'est-à-dire la véritable théodicée —, la justification de Dieu dans l'Histoire... L'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité... Les peuples historiques, les caractères déterminés de leur éthique collective, de leur constitution, de leur art, de leur religion, de leur science, constituent les configurations de cette marche graduelle...» (*La raison dans l'histoire*).

L'état du monde avec ses réalités et ses apparences ne bouche pas l'horizon de son esprit. Il ne s'enferme pas dans l'actualité qui l'environne, il croit en un «plan d'ensemble» qui confère un sens métaphysique à l'histoire, à l'enchaînement des événements. Il est «finaliste», et aime considérer les phénomènes en perspective pour en lire la signification globale au lieu de les regarder en rétrospective, ce qui ne renseigne pas assez sur leur signification réelle. Pour lui, l'histoire n'est pas un simple enchaînement de faits et d'effets déterminés par des causes, mais un courant vital dirigé par des «fins» qui, si elles ne sont pas visibles et perceptibles, sont néanmoins intelligibles.

L'homme fait l'histoire mais il ne la comprend que lorsqu'elle est achevée, lorsqu'elle est derrière lui. En cela, il est d'abord musulman, ensuite khaldounien. L'histoire ne doit pas être vue à partir de ses causes seulement, mais aussi de sa finalité, du but vers lequel elle tend. La causalité est loin de suffire aux besoins de compréhension de l'homme. «La terre ne tourne pas pour nous ou à cause de nous», note-t-il.⁽¹⁾

Si les musulmans ont réduit l'islam à un culte, Bennabi y voit une possibilité de solution aux problèmes du monde. Le «film» vise l'individu, les biens et récompenses qu'il peut tirer de la foi et de l'adoration de Dieu, Bennabi vise la finalité de l'Histoire. L'historique doit coïncider avec l'eschatologique. Ibn Khaldoun a pressenti que si les civilisations passaient, le phénomène civilisationnel poursuivait sa trajectoire, faisant passer les acquis de l'une à l'autre et incitant la nouvelle à dépasser la précédente selon une loi générale de l'évolution qu'il assimile à la volonté de Dieu, «sunnat Allah».

Dès l'éclosion de sa pensée, Bennabi s'est positionné dans une vision universelle. La définition qu'il donne de la civilisation dans *Les conditions de la renaissance* (1949) est d'abord métaphysique. Elle lui apparaît comme «le cours d'un astre idéal autour de la terre, se levant successivement à l'azimut de chaque peuple... La providence dirige le cours inflexible de la civilisation dont les cycles se succèdent malgré tous les obscurantismes, les maraboutismes, les colonia-

lismes et les empirismes politiques». Au moment où est rédigé *Vocation de l'islam*, entre 1949 et 1950, il ose une grande audace pour l'époque : «Certains étapes, comme le "nationalisme", qui paraissent nécessaires, ne sont plus qu'archaïsmes dépassés par l'histoire... Le colonialisme et le nationalisme sont également condamnés.» Quatre ans plus tard, en février 1953, il n'a pas changé de point de vue : «Quand nous parlons d'un nationalisme quelconque, nous savons que nous parlons d'un certain complexe où entrent un certain chauvinisme, une certaine intransigeance. Et il correspond bien par ces côtés négatifs à une certaine fermeture sur soi-même, à un étranglement des consciences, à un rapetissement des cœurs. Voilà donc ce que peut être, sous son aspect négatif, un nationalisme, qu'il naisse en Europe, en Afrique du Nord ou en Amérique... Nous sommes ici dans une aire où les circonstances sociales étaient telles que le nationalisme devait y naître sous la forme d'un désespoir. Et ce désespoir est dû surtout à l'immense sentiment de solitude que le musulman a ressenti dans sa condition d'indigène. C'est à cette solitude insupportable que le nationalisme doit son caractère imperméable.»⁽²⁾ En 1956, il soutient encore dans *L'AA* : «Comme le nationalisme politique, le nationalisme économique est à son tour dépassé par les données actuelles. L'économie évolue vers la socialisation à l'intérieur et l'internationalisation à l'extérieur.»

Le mondialisme⁽³⁾ et sa finalité, un humanisme intégral, seront, pressent-il, le produit d'une série de synthèses préalables qu'auront à réaliser les peuples et leurs élites.

S'appuyant sur des références morales aussi prestigieuses que Gandhi, Bertrand Russel, Toynbee, Emmanuel Mounier et Robert Oppenheimer, il est convaincu que cette nouvelle situation, si elle ne conduira pas l'humanité à une nouvelle guerre qui lui serait fatale, devra l'engager dans l'ère œcuménique.

N'attendant pas que les choses se fassent d'elles-mêmes, ni que d'autres en prennent l'initiative, il s'implique. Face au drame colonial dans lequel est plongé son pays, il appelle de ses vœux une synthèse de la communauté algérienne avec sa double composante arabe et française. Dans un article intitulé «A la conscience chrétienne», il exprime sa douleur de voir les deux communautés piocher des deux côtés pour creuser et élargir le fossé entre elles : «La sinistre besogne des piocheurs m'apparaît horrible... Tous les moyens d'arrêter la triste besogne sont entre les mains de l'Administration. Mais qui peut la décider ?⁽⁴⁾» Il pense que «la thèse colonialiste et la thèse nationaliste ne peuvent échapper à ce processus fatal» qui aboutira à la «communauté algérienne», ajoutant : «Il s'agit d'unifier deux "conditions" en une condition de vie humaine générale, d'ouvrir deux solitudes presque stériles à une vie communautaire plus féconde... La réalité algérienne doit aboutir et aboutira fatalement au terme hégélien de la synthèse qui succédera inéluctablement à la thèse coloniale et à l'antithèse nationaliste.»⁽⁵⁾

Cet homme de science et de foi dont la vie et l'œuvre sont vouées à la recherche de synthèses pour dépasser les contradictions et les antagonismes devine «l'obscur effort de synthèse mondialiste que poursuit notre époque, inconsciemment ou consciemment, soucieuse de découvrir ou d'élaborer son unité dans tous les domaines»⁽⁶⁾. Pourtant, la guerre froide fait rage, le monde est divisé en

blocs, la Chine et les Etats-Unis s'affrontent en Corée... Mais lui regarde loin, plus loin que ces événements, plus loin que l'horizon du XX^e siècle.

Une synthèse, c'est pour lui l'annulation des effets d'une thèse par ceux d'une anti-thèse, contradiction qui va permettre de déboucher sur une intégration de l'une à l'autre, une mise en commun de ce qu'il y a de meilleur chez les peuples, une élévation de part et d'autres à «une parole commune», selon l'expression coranique. C'est ainsi qu'il croit possible une synthèse entre le capitalisme et le communisme, le premier en consacrant plus au social, le second en se démocratisant.⁽⁷⁾

Malheureusement, ce qui peut être vrai en philosophie peut ne pas l'être en politique. Ni la première ni la deuxième de ces synthèses ne se réaliseront. Les deux communautés vont bientôt s'affronter à mort en Algérie, tandis que le communisme s'effondrera de lui-même trente-cinq ans plus tard. Dans *La fin d'une psychose*⁽⁸⁾ il voit dans le projet d'une nouvelle Constitution en Égypte un «apprêt des pays musulmans pour faire dignement leur entrée dans l'évolution générale qui semble devoir prochainement aboutir à l'avènement de la famille humaine, unifiée, pacifiée». Sur ce point aussi Bennabi s'est trompé : l'islam n'a pas fait son entrée dans «l'évolution générale» menant à la famille humaine, il s'en éloigne et n'est intéressé que par la famille céleste.

S'appuyant sur des références morales aussi prestigieuses que Gandhi, Bertrand Russel, Toynbee, Emmanuel Mounier et Robert Oppenheimer, il est convaincu que

cette nouvelle situation, si elle ne conduira pas l'humanité à une nouvelle guerre qui lui serait fatale, devra l'engager dans l'ère œcuménique : «L'unité de l'histoire humaine s'affirme au XX^e siècle de manière à ne plus laisser place à la conception classique des "unités historiques" indépendantes, chacune intelligible par soi» (*L'afro-asiatisme*). Pour lui, c'est comme si «les» civilisations avaient rempli leur mission en élevant les hommes à des degrés divers de culture et de progrès et qu'elles devaient désormais enclencher chacune de leur côté un processus de rapprochement qui en ferait «la» Civilisation.

Il écrit dans *Vocation de l'islam* : «Il semble que notre époque, d'après ses grandes augures et ses grands témoins, soit celle d'une grande mutation humaine. C'est, semble-t-il, l'époque où l'humanité, qui avait franchi avec le néolithique le premier palier de son histoire en s'élevant au niveau des civilisations, doit franchir maintenant le second palier qui l'élèvera au niveau de la civilisation de l'homme œcuménique.

Bien entendu, en se plaçant dans cette perspective, on ne voit pas le chemin à parcourir pour atteindre le but, ni toutes les difficultés du chemin. Ceux qui auront à guider les peuples vers ces objectifs auront à résoudre pratiquement des problèmes difficiles certainement. Mais l'histoire les aidera à les résoudre, tant que leur politique concordera avec la logique historique.»

Une telle annonce peut sembler naïve même aujourd'hui. Pourtant, il est conscient

Par Nour-Eddine Boukrouh
nouredineboukrouh@yahoo.fr



des réalités du monde qui l'entourent : «Les conditions actuelles sont si contradictoires que les chances de l'humanité semblent, à l'heure présente, à peu près également réparties entre l'un et l'autre terme de l'alternative. Si les faits scientifiques et économiques ont mis le monde en état de pré-fédération, les idées, au contraire, y maintiennent tous les ferments de discorde et de conflit. On retrouve ici, et dans son expression la plus violente, le décalage qui a toujours existé entre la conscience retardataire et la science progressiste. Mais cette fois-ci, le décalage devient incompatible avec l'existence même de l'espèce.»

Dans *L'afro-asiatisme* Bennabi laisse le croyant parler en lui : «L'humanité est entrée dans une période où, pour la première fois, l'histoire doit poser son problème systématiquement en termes métaphysiques... Le problème fondamental en fonction duquel se posent tous les autres, c'est le problème du salut de la race humaine... Dans la pensée du croyant pour qui "l'homme est l'image de son Créateur", il y a une synthèse de l'humain et du divin à une échelle donnée. La vérité métaphysique, pour une telle pensée, transcende mais n'exclut pas la vérité temporelle... La solution temporelle est dans la fatalité de l'histoire parce qu'il n'y a pas d'alternative sinon dans le néant.»

Bennabi vouait une véritable vénération à Gandhi en qui il voyait un inspiré, un sage qui appelait à la mise en place d'une «fédération universelle» ; Bertrand Russel rêvait de la formation d'un «gouvernement du monde» ; Toynbee proposait «un système coopératif de gouvernement mondial» ; Mounier parlait de «totalité de l'histoire»... La convergence de ces grandes figures du XX^e siècle conforte Bennabi dans ses certitudes : «La raison humaine serait vaine si elle ne coïncidait pas avec le processus des faits qui impriment la volonté de Dieu à l'histoire. Et elle serait sacrilège si elle voulait dévier le cours de l'histoire comme si elle voulait s'opposer aux desseins de Dieu... Les savants ne veulent pas se compromettre à "orienter" l'histoire. Ils l'écrivent en lisant son passé. Ils s'interdisent de la lire dans son avenir, de lui trouver un sens. Il n'est pas possible, bien sûr, de faire cette lecture par anticipation. Elle est impossible à cause de l'écriture mystérieuse qui trace les desseins de Dieu. Mais entre les lignes ésotériques, il y a parfois des lumières révélatrices d'un sens de l'histoire...» (*L'afro-asiatisme*). Le point de vue auquel il aime à se placer est un point de vue qui prend en compte le passé et le présent pour en déduire l'avenir : «Il convient d'adopter le point de vue cosmique pour saisir le sens intégral de l'histoire. L'homme est la condition fondamentale de toute civilisation et la civilisation fixe constamment la condition humaine.